l'orateur du peuple est instamment prié de faire mention de ce pamphlet ainsi que du 2ᵉᵐᵉ 77ᵉ de l'ami des hommes.

LE DIABLE MORDAN,

OU

VOYAGE

D'UN DESCENDANT D'ASMODÉE,

DANS

DIVERSES RÉGIONS DE LA FRANCE.

RÉPUBLICAINS FRANÇAIS,

Issu de ce diable boîteux que votie Leſage fit ſortir d'une bouteille, par le ſecours de dom Cléophas Perez Zambullo, j'eus toujours le goût des voyages & de l'obſervation; je fus curieux de ſatisfaire enfin le deſir que j'avais formé, depuis long-tems, d'obſerver la plus puiſſante république qui aie jamais exiſté. J'étais ſurpris de ne pas voir ſes armes victorieuſes briſer plus rapidement les fers de tous les peuples de l'univers, & propager, avec la gloire du nom français, les avantages de la liberté. Des cauſes capables de contra-

rier le développement des effets heureux que devaient produire les héroïques efforts du peuple français, me parurent mériter toute l'attention d'un obſervateur & je partis dans la ferme réſolution de tout examiner, & d'apporter le plus grand ſoin dans mes examens. Je vais proviſoirement expoſer le précis de mes premières obſervations.

J'étais ſur l'un des vaiſſeaux du pays dont je ſuis originaire, près des côtes de la Provence; quand je pris mon vol pour parcourir les diverſes contrées de la France. Je paſſai près de Toulon, dans le tems même où l'un des repréſentans du peuple français (celui qui depuis a ſi bien mérité de ſa patrie, en commençant le premier à pourſuivre tous les odieux ſcélérats, qui ſont la lie, qui ſont les vils excrémens d'une nation généreuſe) ſe couvrait d'une gloire impériſſable, en précédant les courageux ſoldats de la liberté dans les voies de l'honneur & de la victoire. De Toulon, je pris mon vol vers les bouches du Rhône, voulant remonter le cours de ce fleuve & viſiter une cité célèbre par ſes richeſſes & par ſon induſtrie. Quelle fut ma ſurpriſe de voir les eaux de ce fleuve ſouillées de ſang, & le canal qu'elles parcourent ſouvent encombré de cadavres & d'oſſemens humains. Je crus d'abord que des hordes de tartares & de calmouks, conduites par les ruſſes & les autrichiens, étaient venu exercer leurs fureurs ſur des campagnes fertiles, ſur des cités célèbres, & je cherchai quelque-tems à deviner comment ces hordes féroces, auxquelles ſeules je croyais pouvoir attribuer ces dévaſtations qui me frappaient, avaient pû venir ſouiller de leurs attentats, le ſol où devait germer avec la liberté, tous les biens dont elle est l'origine.

J'arrivai à Lyon où je ne pus m'arrêter. J'appris cependant que ces hommes de ſang & de proie, qui avaient tant cauſé de maſſacres & de maux, étaient, non des tartares féroces venus des déſerts, du centre de l'Aſie, mais des repréſentans du peuple français! J'appris que ces hommes atroces avaient trouvé, pour les aider dans leurs conſpirations, contre la gloire du nom français & contre l'humanité entière, des bandes d'exécrables ſatellites; & il était facile de juger du nombre des lâches exécuteurs, par la multitude des victimes. Le cœur preſſé, je continuai ma route, eſpérant trouver où pouvoir réfléchir avec calme ſur des évènemens auſſi étranges. Après beaucoup de courſes infructueuſes, j'arrivai ſur les bords de la Loire; je deſcendis au-delà de Nantes, ville fameuſe dans les faſtes du commerce. Je fus quelque-tems immobile de ſtupeur en voyant la multitude effroyable de cadavres que l'océan ſemblait repouſſer avec indignation, & rejetter péniblement ſur les horribles rivages, témoins inſenſibles de tant de coupables forfaits. Et quels forfaits?

Quoi de plus odieux, quoi de plus intolérable que de voir des repréſentans du peuple, que de voir des hommes revêtus par le ſouverain de toute ſa puiſſance pour faire le bien, ſe ruer avec fureur ſur tous les membres de la cité, & n'employer leur énorme pouvoir, qu'à multiplier les déſaſtres, & à accumuler tous les maux.

Ne voyant dans les régions que je parcourais que dévaſtations, que ruines, au lieu des monumens ſuperbes que je croyais déja devoir s'élever ſous les mains puiſſantes de la liberté; n'entendant que ſoupirs & que ſanglots, au lieu des hymnes & des cantiques exprimant les ſentimens d'alégreſſe ou

des chants de victoire ; ne voyant, au lieu des ſignes de l'abondance, qu'innombrables abus d'autorité ; que réquiſitions dont les effets ſe croiſaient ou ſe contrariaient réciproquement ; ne voyant que contraintes & qu'efforts pour livrer de continuels aſſauts aux droits de propriété, & feſant paraître la diſette au ſein de l'abondance ! Je crus quelques momens que les tonnes des Danaïdes, avaient remplacé les vrais greniers de la France ! Je pris mon vol vers Paris. J'eſpérai trouver dans cette ville célèbre l'explication de tant de faits, qui renverſaient ſi étrangement toutes les idées que je m'étais formées.

En paſſant, je planai ſur Orléans ; je vis tous les bons citoyens encore dans le deuil & dans les larmes ! C'était la ſuite des ravages cauſés par un léopard féroce : je me fis expliquer ce que c'était que ce léopard. Les éclairciſſemens que j'en reçus, portèrent dans mon ame un ſurcroît d'étonnement & de douleur ! Je crus pendant quelques inſtans que tous les monſtres des enfers s'étaient répandus ſur toute la ſurface de la France, pour dévaſter ce beau pays, & qu'excités par ceux des mauvais génies qui s'occupent d'établir les trônes des deſpotes ſur des couches enſanglantées de cadavres & de générations entières anéanties ; ils voulaient, dans leurs affreux délires, tenter de s'oppoſer au vol de la liberté, de circonſcrire ſes progrès, & de faire perdre même aux français l'eſpoir de jamais jouir des avantages qui doivent toujours être la ſuite & le réſultat des ſoins pris pour l'établir.

J'arrivai à Paris, parcourant les airs au-deſſus de cette ville fameuſe ; je voulus, avant de m'arrêter, chercher les moyens de concevoir quelque

chose (& par-là, me procurer des lumières dont je croyais avoir besoin) aux discours sans fin, ou plutôt aux innombrables vociférations qui venaient de toutes parts frapper mes oreilles. Je n'y pus rien comprendre, tels déliés qu'on nous suppose, nous autres bons génies, mal-à-propos mis par les humains, au nombre des diables ! L'enfer n'est pas plus bruyant ni plus horrible que ce que j'observai en passant au-dessus des jacobins, & jamais dans leurs plus noirs conciliabules, les puissances infernales, même les plus ennemies du genre humain, n'ont émis des projets plus désastreux, que ceux que je vis former & mettre en délibération. Je reculai d'horreur, & après avoir erré dans les airs ; malgré la profonde obscurité qui regnait, je descendis dans une rue, que j'entendis nommer des mauvaises paroles, je crus que la gaieté française subsistant toujours, tant elle est indestructible, au milieu des tombeaux creusés par les tyrans, avait ainsi qualifié toutes les rues de cette grande capitale! Je dus le croire, d'après tout ce que j'avais entendu; & je trouvai que le mot, *mauvaises paroles*, attenuait considérablement l'idée qu'il fallait se former de tout ce qui avait frappé mes oreilles.

Une chose que je ne dois pas omettre, c'est que je m'entendis dénoncer aux jacobins comme un envoyé de Pitt & de Cobourg ! Ces noms me parurent des épouvantails à toutes mains, tant je vis de gens s'en servir pout en affubler leurs adversaires, c'est-à-dire ceux dont ils jalousaient la fortune, ou les talens, ou la probité, ou les places. J'étais arrivé sur Paris lorsqu'il faisait encore un peu jour ; on m'avait pris, à ce que j'appris depuis, pour un balon conduisant des observateurs envoyés par les tyrans coalisés contre la France.

Je dois dire encore, pour ni plus revenir, que curieux de connaître ce que c'était que ces gensdont on parlait tant, je me ſervis de la rapidité de mon vol pour les aller obſerver de près. Je vis que ce Pitt, que ce Cobourg dont on cherchait à faire peur aux français, tremblaient depuis long-tems. Je vis qu'ils trembleraient encore plus s'ils avaient perdu tout eſpoir dans ceux de leurs partisans qui s'agitaient encore dans les conciliabules jacobites.

La fréquence de mes courſes, la grandeur de mes fatigues, la forme humaine dont j'étais obligé de me revêtir, beaucoup d'autres cauſes, trop longues à détailler, m'avaient donné un violent appétit, & tout-à-la-fois une inſurmontable envie de dormir. Je me laissai entraîner aux douceurs d'un repos que je m'attendais à trouver délectable. Il fut troublé par des ſonges affreux!

Au milieu d'une abondance de toutes choſes auxquelles je ne pouvais parvenir ſans des fatigues incroyables, j'éprouvais les plus cruelles atteintes de la ſoif & de la faim. Après de pénibles efforts, je ſaiſis quelques ſubſtances qui me parurent comme des chairs fumées! je les portai à ma bouche, & mes dents ſe briſerent contre des balles de fer dont elles étaient comme lardées! En même tems j'entendis des cris pénétrans qui me firent rejetter avec terreur ce que j'avais mordu!

Au milieu du bruit d'épouvantables ſifflets, j'entendis ces expreſſions, qui furent tranſmiſes à mes oreilles par les voix les plus lugubres; Collot, barbare impitoyable; Collot, n'entends-tu pas les cris des Euménides? elles t'attendent pour te faire expier ſous leurs fouets vengeurs, tes horribles cruautés! Frappé d'horreur & d'épouvante, je portai mon vol & mes recherches d'un autre côté; le beſoin

qui me pressait toujours, me fit jetter sur les premiers alimens que je crus rencontrer. En *mordant*, je n'entr'ouvris que des chairs livides, que mes efforts firent évanouir en eaux qui s'échappaient de mes lèvres. Je me portai vers une enseigne qui annonçait un marchand de vin ; je crus pouvoir y trouver de quoi étancher ma soif, mais il en sortit un léopard furieux, qui me fit d'autant plus de frayeur que je crus le reconnaître pour celui qu'on m'avait dépeint comme ayant plongé dans les larmes tout le peuple d'Orléans.

Des cris plaintifs s'élancèrent de toutes parts pour vociférer contre Carrier, Léopard, Tinville, Lebon, Janus, & mille autres personnages dont je n'avais jamais entendu parler, & pour demander qu'ils soient précipités tous dans les lieux ténébreux, où déjà l'on avait demandé Collot.

Le furieux léopard s'avançait toujours cependant comme pour se ruer sur moi ; n'ayant point d'armes pour le combattre autrement, je me préparais à le mordre, je le perdis de vue, & je m'apperçus que le lieu de cette horrible scène se couvrait d'ossemens & de vapeurs pestilentielles, qui frappaient de stérilité des lieux qui naguères étaient l'emblême de l'abondance. Une voix terrible se fit entendre, & proféra ces paroles : « Ces vapeurs sont » moins les émanations des cadavres innombrables, » dont d'exécrables tyrans ont jonché sans pudeur » toutes les parties de la république, que les exhalaisons des bouches impures qui ont dicté » d'innombrables arrêts de mort. Réveille-toi, » Mordan, fils d'Asmodée, & publie hardiment » ce que tu as vu, comme ce que tu as entendu ». Tu auras souvent à emboucher les trompettes de la renommée ; mais par la suite tu auras souvent

à publier, (si le peuple français se montre enfin digne de ses grandes destinées) des faits éclatans, de grandes & sages mesures dont nous te chargerons de rendre compte. C'est alors que ces trompettes seront purifiées de toutes les exécrations dont les ont souillés les horribles évènemens qu'elles ont eu à publier.

On trouvera le Diable Mordan chez les mêmes libraires, & en s'adressant aux mêmees colporteurs qui sont chargés de la distribution des Noyades, de l'Explosion, de l'Ancien Ami du Peuple, & des Numéros de Fréron.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DU DIABLE MORDAN.